

Les glaneurs et la glaneuse

Réalisé par Agnès Varda • France • 2001 • 1h18



FICHE TECHNIQUE

Réalisation Agnès Varda
France – 2000 – 78'
Avec quelques dizaines d'anonymes et Agnès Varda

SUJET

De hasards en rencontres, à travers toute la France, Agnès Varda donne la parole à ceux qui par nécessité ou choix sont en contact avec les restes des autres, glaneurs ou grappilleurs de la campagne, mais également glaneurs de la ville qui récupèrent et recyclent pour vivre et se nourrir. Parallèlement, Agnès Varda glane des images au hasard et s'interroge sur sa vieillesse.

DISPOSITIF

Le film est construit sur une série d'entretiens, de confidences faites à la caméra par les glaneurs et la réalisatrice elle-même, où s'intercalent des images saisies au vol des glaneurs, mais aussi de ce qui a attiré l'œil de la caméra. La trame du film est assez vagabonde, avec des allers-retours sur des sujets déjà traités, des digressions, des transitions par association d'idée ou de détail. Agnès Varda reconstitue en totale liberté ce qui fait le hasard des rencontres.

Restent des questions de fond :

Qui sont les glaneurs ?

Que glanent-ils ?

Pourquoi glanent-ils ?

TRAME

Le film s'ouvre sur une définition tirée du dictionnaire : « G comme glanage. Glaner, c'est ramasser après la moisson. Glaneur, glaneuse, celui ou celle qui glane. Autrefois il s'agissait toujours de glaneuses ».

Agnès Varda s'intéresse aux reproductions de tableaux de glaneuses, les plus célèbres étant celles de Millet. Nous nous rendons avec elle au musée d'Orsay pour y retrouver l'original et les visiteurs.

On entend le chant d'un oiseau.

Avant de découvrir une femme dans un champ.

Quelle impression a-t-elle voulu donner en superposant le chant d'oiseau au tableau ?

« Glaner, nous dit la femme, c'est l'esprit d'entente. » J'ai entendu souvent ma mère dire « finis de ramasser pour ne pas gaspiller ». Maintenant malheureusement ça se fait plus parce qu'il y a des machines tellement performantes... ».

La femme nous montre ensuite comment elle glane avec son grand tablier.

De vieilles images noir et blanc du début du 20ème siècle reprennent sa démonstration.

La femme nous raconte les piqûres d'insectes, la fatigue en fin de journée et les soirées joyeuses.

A quoi peut-on s'attendre pour la suite du film d'après ces premières images ?

Dans un café. La patronne et un des clients évoquent eux aussi cette pratique du passé, du temps des grands-parents et pendant la guerre. Mais aujourd'hui c'est différent « on ne grappille plus, on ne glane plus pour manger ».

Quel est le propos de ces premières séquences ?

Inscrire le glanage dans l'Histoire ?

Ou souligner que cette pratique appartient à un passé révolu ?

Pour Agnès Varda, la réponse est claire : « si le glanage est d'un autre âge, le geste est inchangé dans notre société qui mange à satiété. Glaneurs agricoles ou urbains qui se baissent pour ramasser. Y a pas de honte, y a du tracas, du désarroi. »

Suivent des plans de glaneurs des villes et des champs qui illustrent le rap de la récup' :

Se baisser, mais heureusement pas s'abaïsser

Quand je les vois penchés j'ai le cœur blessé. Ça me fait mal de les voir récupérer pour se nourrir

Obligés de ramasser de la nourriture même en train de pourrir

Courir dans les marchés pour manger ce que les gens jettent

Ils guettent ce qui peut encore rester même les restes

Ils récupèrent ce qui, a nos yeux n'a plus de valeur

Et ramassent par terre avant les balayeurs

Pour nous, un rien peut être pour eux beaucoup

Ils font le tour du quartier pour assouvir leur faim parce qu'ils en ont besoin

Hier comme aujourd'hui et encore pour demain,

Les faits et gestes seront les mêmes et resteront leurs biens.

A quoi ressemble le rap de la récup' ? A un clip ?

A une bande-annonce ?

S'en suit un constat de la réalisatrice que les glaneurs d'aujourd'hui diffèrent de ceux d'hier parce qu'il y a aussi des hommes et que chacun glane seul. Contrairement aux peintures d'autrefois. Ce qui l'amène à nous parler de la peinture de Jules Breton, à nous montrer le tableau dans son musée et à reproduire la pose pour nous expliquer que la glaneuse du titre, c'est elle.

« Je laisse volontiers tomber les épis de blé (elle joint le geste à la parole) pour prendre la caméra.

Ces nouvelles petites caméras, elles sont numériques, fantastiques, elles permettent des effets stroboscopiques, des effets narcissiques et même « hyperréalistiques ». (images d'elle avec miroir, de pixels, du manuel de la caméra). »

Elle se peigne tout en se filmant et constate sans désespoir qu'elle vieillit.

Quel type de transition utilise-t-elle tout au long de cette séquence ?

A quoi se réfèrent ces associations d'idées ?

A un jeu intellectuel ? A un zapping mental ?

On se retrouve dans la voiture.

Agnès Varda filme ses mains, les rides.

Agnès Varda conclut ici l'introduction de son film et définit ce qui va être son propos : le glanage aujourd'hui en France. Nous disposons maintenant de tous les éléments qui vont constituer son film. Retrouvez-les avec les enfants.

Direction la Beauce, à la rencontre de glaneurs dans un champ de pommes de terre. Les plans de pommes de terre après le défanage présentent des sillons et des buttes prêts pour l'arracheuse auprès de laquelle plusieurs glaneurs s'affairent. Ils nous confient qu'il en reste beaucoup (« Depuis ce matin ça fait 120 kg que je ramasse tout seul »), que les propriétaires du champ laissent faire et



sont contents de ne pas avoir à traiter parce que les glaneurs les débarrassent des restes.

Agnès Varda nous emmène à la rencontre des propriétaires et exploitants pour découvrir que beaucoup des pommes de terre ramassées sont rejetées ensuite, faute de correspondre aux critères des grandes surfaces (vertes, coupées, trop grosses ou petites, déformées). « La récolte de pommes de terre équivaut à 1500 tonnes. En une saison, il est rejeté environ 25 tonnes de pommes



de terre déchets. »

Ces chiffres parlent aux enfants ? Comment se rendre compte de ce que ça représente ?

Nous nous retrouvons donc dans un champ où ces pommes de terre déchets sont déversées, au bonheur des glaneurs qui ne sont pas prévenus et tombent souvent dessus par hasard ou par oui-dire. Il faut faire vite, car laissées à l'air libre, les pommes de terre deviennent très vite vertes et sont dangereuses à manger.

Parmi tous ceux, hommes, femmes et enfants qui

ramassent ces pommes de terre, un glaneur parle du tri qu'il doit effectuer lui aussi pour trouver celles qui sont consommables : « J'en ai ramassé 100, 150 kg à peu près. Voyez dans les déchets, on trouve des très grosses, y en a qui sont abîmées, donc on les prend pas, les trop petites, vu que y en a des grosses, on va prendre les grosses. Y en a même qui sont difformes, en forme de cœur. »

Agnès Varda est très intéressée par cette dernière et entreprend de se filmer la ramassant, avant d'évoquer l'idée d'une expédition des Restos du cœur.

Le glanage des pommes de terre se fait donc en deux temps, après le ramassage et après le tri. Ce travail semble n'avoir que des avantages pour l'exploitant et les glaneurs. Pourtant, il n'est pas généralisé.

Pourquoi selon vous ?

Comment serait-il possible de généraliser par exemple les expéditions des Restos du cœur ?

Rap

Quand je pense à la bouffe jetée gâchée

C'est pas sensé, y a de quoi être fâché

Si demain t'es mis dehors par ta femme lâché,

En galère, ton emploi tu perds, tu seras content de savoir où se récupérer la nourriture

Deuxième rap du film.

Que représente ce type d'expression ? Que traduit-il ?

Sitôt dit, sitôt fait. Agnès en profite pour glaner quelques informations sur ces personnes qui viennent aux Restos du cœur, telle cette mère de famille qui élève seule ses enfants ou ce chômeur qui donne de son temps bénévolement en attendant un stage.

Nous découvrons une nouvelle facette de la réalisatrice et un nouveau but pour son voyage : rendre visible et aider les personnes en situation précaire.

Comment compte-t-elle prolonger cette expérience ?

Mais c'est un autre glaneur qui va attirer l'attention de la réalisatrice. Il lui avoue que ça le sauve pour un moment ces pommes de terre, mais il se désole également du gaspillage « je repars avec mes trente kilos et y a encore quelques tonnes derrière moi que les gens pourraient ramasser, mais ils ne savent pas où ça se trouve ».

Agnès Varda va suivre l'homme dans le camp de caravanes où il vit.

« On marche à la bougie. On a uniquement de l'eau ici. (il nous montre un robinet qui sort de terre et la fait couler). Si ça gèle, on calfeutre le tuyau ou on laisse couler légèrement pour éviter que ça gèle quand il fait trop trop froid. »

On entre à sa suite dans sa caravane avec un ami amateur de bière. L'homme raconte comment il en est arrivé là « Je faisais des heures impossibles. 21h, 22h par jour. Je faisais de la route, des convois exceptionnels. Et puis il a fallu un jour un contrôle et puis j'ai perdu mon emploi. Sur ce ma femme m'a quitté. Elle est partie avec mes trois gamins. Et ça a été la dégringolade ».

La réalisatrice demande aux résidents s'ils savent ce que les agriculteurs jettent, ils ont droit de les ramasser. Ghislaine, leur représentante lui répond qu'ils n'ont pas le droit. Agnès lui confirme que si. Ghislaine change de sujet et interroge Agnès sur le fait que le maire les a installés ici (elle y est depuis 4 ans) et que maintenant il exige qu'ils partent. Elle veut rester ici. Un appartement lui coûtait trop cher.

Pourquoi changer de sujet ?

Retour avec l'homme qui nous parle du coût d'une caravane « Sa première caravane, elle l'a payé 2000 francs. Et la dernière qu'on a, ou moi je suis hébergé à l'heure actuelle, 200 francs ».

On retrouve Ghislaine et l'homme ensemble dans leur caravane. Elle raconte comment ils se sont connus dans un café. Lui dit que le RMI part très vite et que le reste du mois, il faut se débrouiller. Avec le portrait de cet homme, la réalisatrice s'est un peu éloignée de son sujet.

Pourquoi ? Que représente ce portrait par rapport aux glaneurs rencontrés juste avant ?

On retrouve l'homme en ville, à faire les poubelles d'un supermarché. Il sort de la poubelle des sacs de pommes, de kiwis, des fruits et des légumes encore bon, jetés seulement à cause de la date ou pour faire de la place en rayon.

Retour à la caravane. Il nous montre un pâté emballé, périmé depuis la veille, du poisson, encore bon 1 mois.

C'est la première vraie rencontre avec un glaneur. Agnès nous a fait partager son quotidien, ses soucis, ses angoisses.

Pourquoi aborder tous ces sujets ?

Sans transition, nous nous retrouvons dans un restaurant en compagnie du chef. Agnès Varda l'interroge sur les restes. Le chef recycle les restes pour faire des soupes, des fonds, des jus. « Normalement on a rien à jeter. Y a une économie de base. Toutes les herbes que je ramasse, si j'avais à les acheter, un petit bouquet de sarriette comme ça, ça coûte 8 francs pièce, on en brasse l'équivalent de 20 par jour. On dépenserait une fortune dans les herbes ».

Après un bref commentaire sur le fait que ce jeune chef est au guide rouge, nous le retrouvons dans la campagne à ramasser des pommes. Il nous explique que grappiller est un de ses plaisirs. Il grappille parce qu'il a toujours fait ça, avec ses grands-parents notamment, parce qu'en grappillant, il connaît la qualité et la fraîcheur des produits qu'il utilise.

Contrairement aux glaneurs précédents, ce chef cuisinier glane uniquement pour son plaisir et son restaurant.

Comment les enfants ont-ils perçu l'annonce du repas qu'il

propose à 600 francs ? pourquoi la réalisatrice provoque-t-elle un tel contraste, renforcé par l'absence de transition ?

Direction, la Bourgogne. Sur la route, Agnès Varda s'amuse à filmer les camions.

Petit détour pour admirer le « Polyptyque du Jugement dernier » du peintre Flamand Rogier Van der Weyden, à Beaune.

Quel rapport avec le sujet ?

Puis, direction les vignes, vides de grappilleurs. Elle interroge un vigneron qui lui dit que malgré les quotas imposés pour obtenir le label AOC, ils préfèrent laisser sécher les grappes, que de les laisser aux grappilleurs par peur de contrefaçon.

Est-ce une peur irraisonnée ?

Des grappes sont encore accrochées aux vignes. C'est ce qu'on appelle des raisins de seconde génération, ou les verjus, ou les conscrits en fonctions des différents secteurs. Un autre vigneron nous explique que ces conscrits sont cueillis par certaines personnes qui en font une petite cuvée. « On appelle ça aussi du vin de grappillage. Ca devient un tout petit vin de table ».

Cela vient-il conforter l'avis du premier vigneron ?

Constat d'Agnès Varda : « Dans la région des grands crus ce n'est pas le bon coin pour grappiller. »

Un producteur explique que le grappillage n'existe plus depuis trois ou quatre ans. Il le regrette. « Le glanage c'était très joli ». Avant de citer Du Bellay :

« ...comme on voit le glaneur
cheminant pas à pas recueillir les reliques
de ce qui va tombant après le moissonneur »

Agnès Varda apprécie le connaisseur. Il raconte qu'il a repris le domaine familial et qu'il est avec sa femme seul maître à bord. Il a aussi un autre métier, psychanalyste. Sa femme explique qu'elle s'est « fait analyser étant jeune pour le comprendre. Ca fait 50 ans qu'on est marié en l'an 2000. »

Retour au café avec le couple qui le gère. Ils racontent comment ils se sont connus. La femme nous explique ensuite la différence entre glanage et grappillage : on grappille tout ce qui descend et on glane tout ce qui monte.

Pourquoi faire intervenir cette définition si tard dans le film alors qu'elle a ouvert son film avec une définition ?

Dans un verger de figuiers. Agnès en cueille, en mange et s'extasie sur leur goût. Elle en profite pour nous donner son avis personnel : « De toute façon la moitié des gens sont chiches, ils veulent pas qu'on glane parce qu'ils ont pas envie d'être gentils c'est tout ».

A l'ouvrier du verger, elle dit qu'elle en voit beaucoup dans les arbres. Il lui explique que ce qui reste n'est pas bon pour être travaillé, transformé en fruits confits. Son propriétaire ne donne pas l'autorisation de les cueillir.

Pourquoi ?

Nous nous retrouvons dans un champ de choux avec un avocat qui va éclaircir ce point. Il va constater par deux fois que les légumes ont fait l'objet d'une récolte et peuvent donc être glanés.

« C'est le code pénal qui le dit, c'est l'article R 26, dixièmement :

On peut glaner après le lever du soleil et avant le coucher du soleil. Ca c'est la première condition. Puis la seconde condition, c'est que l'on vient glaner quand la récolte normale a été enlevée.

Et là on voit de façon évidente qu'elle a été enlevée.

Et en cherchant dans un très vieux recueil, figurez-vous que j'ai trouvé un arrêté, un édit du 2 novembre 1554 et qui est exactement les textes qu'on a aujourd'hui, c'est à dire que cet édit autorisait les pauvres, les malheureux, les gens défavorisés à venir dans les champs après les récoltes. »

D'après ce qui vient d'être dit, le propriétaire du verger a-t-il le droit d'interdire de cueillir ses figues ?

La réalisatrice abandonne l'avocat pour filmer les choux et d'autres végétaux. Elle évoque le sens figuré de glaner, « se dit des choses de l'esprit » et enchaîne sur son voyage au Japon et les souvenirs qu'elle y avait glanés.



Nous la retrouvons chez elle à son retour d'un voyage. Elle décrit sa maison, ses chats, les gouttières au plafond, les Rembrandt qu'elle a découverts dans un magasin au Japon, notamment un autoportrait qui la renvoie à son propre glanage d'images d'elle-même.

A quoi sert cette séquence ?

Agnès Varda semble comparer sa propre pratique du glanage à celle des ceux qu'elle a rencontrés.

Mais quel est son but à elle ?

Un petit détour pour aborder l'autoportrait de Maurice Utrillo et nous nous rendons chez Hervé alias VR99.

Il pratique la biffe. « Faire la biffe, c'est aller au-devant des objets encombrants dont les gens se séparent. Pour biffer, on peut obtenir auprès des communes, des mairies, des petits plans où on a toutes les rues, les secteurs, les jours auxquels on peut se rendre pour récupérer les encombrants »

VR99 est aussi peintre. Il monte ses tableaux à base de matériel de récupération (bois pour l'encadrement, emballages de consommation, ardoises, et ses propres recyclages, les paquets de papiers de cigarette à rouler). On le suit dans sa tournée nocturne à vélo. Il récupère de petites choses et en met de plus grosses de côté. Il nous précise qu'il doit faire vite, car la concurrence est nombreuse. Mais pour lui, la rue, la nuit, c'est comme un supermarché, c'est Noël.

Il nous amène dans un cabanon au fond du jardin rempli d'objets « rencontrés » dans la rue, d'objets qui l'ont « appelé ».

Agnès Varda va faire l'expérience de ce genre de rencontre dans un magasin qui vend des trouvailles. Au milieu des mannequins, des blés et des automates, elle découvre un tableau de glanage. « Il combinait les humbles gestes des glaneuses de Millet et la fière allure de la glaneuse de Breton. Le peintre avait sans doute le dictionnaire Larousse ancien. Promis juré ce n'est pas du cinéma truqué. On a vraiment travaillé ces glaneuses par le plus pur des hasards. C'était un objet tableau qui nous avait appelé parce qu'il avait sa place dans le film. »

Elle reprend la route pour une courte visite chez Bodan Litnanski, un ancien maçon qui construit des tours totems de tout ce qu'il trouve dans les décharges, avec un faible pour les poupées, le tout sous le regard peu convaincu de sa femme.

Agnès Varda enchaîne avec un autre artiste, Louis Pons qui dessine avec des objets.

Trois artistes, trois cas à part dans l'univers des glaneurs.

Quelle idée qui se profile derrière ces créations ?

Le tout recyclage ? Un art de vivre ?

Elle reprend la route et s'amuse à filmer sa main qui saisit les camions entre ses doigts. Direction l'île de Noirmoutier, célèbre pour ses huîtres, à la rencontre des ostréiculteurs et des glaneurs qui profitent des tempêtes et des grandes marées pour ramasser les huîtres hors des parcs.

Agnès s'enquiert auprès des uns et des autres de ce qui est permis ou pas. Il existe des limites matérialisées par des bâtons, qui indiquent les parcs à huître. Les gens n'ont pas le droit d'y aller. Certains en font peu de cas, ce qui explique les bagarres. Quant à ce qu'ils ont le droit de ramasser, personne n'est d'accord (3kg, 5kg ou 3 douzaines d'huîtres). Reste que faute de connaissance, ces pêcheurs occasionnels ramassent tout et n'importe quoi et sont parfois malades.

Troisième sorte de glaneur, l'amateur d'huîtres qui profite des grandes marées.

Retrouve-t-on d'autres exemples de ce troisième type de glaneur dans le film ? Intéresse-t-il la réalisatrice, pourquoi ?

Retour à la route. Direction, le Jura. Agnès Varda rencontre une famille de glaneurs qui a trouvé une vigne abandonnée qu'ils vendangent. « C'est une récolte perdue. Je l'avais repérée. Après le 1er novembre on peut venir, rentrer dans toutes les vignes, sinon c'est les sangliers qui vont en profiter ou les oiseaux. »

La réalisatrice filme une danse de sécateurs, puis celle de son bouchon.

Nous nous rendons ensuite dans les caves du domaine de la Folie, dont le propriétaire, un descendant de E. J. Marey, s'intéresse au sort des glaneurs. Il nous raconte comment la propriété est revenue dans sa famille, puis nous montre la tour où Marey avec son fusil prenait ses séries de photo. S'en suivent quelques vues prises par Marey qui inspirent à Agnès Varda une réflexion sur la technique qui s'efface, devant le plaisir des yeux.

Nouvelle digression sur un sujet qui n'a rien à voir avec le glanage ? Quel est le rapport avec le travail de la réalisatrice ?

Direction Prades en train à la rencontre de jeunes, aux prises avec la justice pour avoir saccagé le coin poubelle d'un supermarché, suite à la javellisation des aliments jetés. Elle souhaite filmer un compte-rendu de l'affaire en rencontrant tous les protagonistes, le groupe de jeunes réunis sur la place, le directeur de la grande surface et même Mme le juge du tribunal de grande instance, très concernée et très courtoise.

Chacun explique son point de vue et campe sur ses positions, le juge ne souhaitant que réprimer un acte de violence, le gérant du supermarché justifier la javellisation par respect de la législation en vigueur et pour soulager le travail de ses employés, obligés de ramasser les poubelles chaque matin suite aux dégradations nocturnes quotidiennes des jeunes et ceux-ci criant à l'injustice et en rébellion contre le système.

De cet épisode, Agnès Varda en retire des réflexions personnelles sur les raisons qui poussent les gens à fréquenter les poubelles, et la manière de le vivre.

D'après les enfants et le reste du film, est-ce une pratique généralisée, la javellisation ?

Pourquoi personne d'autre n'en fait mention ?

Le problème est-il différent ici ?

Nous allons à la rencontre de l'un d'eux, l'homme aux bottes. « Moi je vis 100% récup quasiment. Tout le monde jette. Parce qu'on a une attitude stupide, par exemple si on voit qu'un yaourt dépasse sa date de péremption, faut pas le manger. C'est débile. Vous savez très bien à l'odeur si c'est bon ou si c'est pas bon. Je me nourris 100% poubelle depuis 10 ans, et jamais je ne suis tombé malade. J'ai du travail, je suis salarié. Je fais la récup

uniquement par souci d'éthique, parce que j'estime scandaleux de voir tout ce gaspillage. »

Il poursuit par une charge contre Total Fuma et la catastrophe de l'Erika, illustrée par des images des plages mazoutées, des oiseaux englués et des bénévoles qui s'affairent. Il se définit un agitateur qui se bat pour tous ceux qui ont souffert de cette catastrophe due à cette société de surconsommation.

Son symbole, ses bottes. « La botte ça a tout l'intérêt par rapport à ce terrain hostile, c'est la bonne godasse.

Et ensuite c'est un problème psychologique avec la botte.

C'est moi le seigneur de cette ville. Ces tarés sont en train de tout jeter et moi je passe derrière, je raffe la mise. »

En quoi ce glaneur est-il différent de ceux que nous avons rencontré avant ? Quelle est sa motivation ?

Sans transition, nous visitons une exposition proposée aux enfants sur le thème du tri des déchets et le recyclage artistique.

Puis la réalisatrice évoque une autre exposition, à la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

L'artiste américain Sze expose d'énormes mobiles pleins de petits trucs récupérés et recyclés.

Mais le côté trop propre de ces expositions laisse sceptique Agnès Varda qui s'interroge : « on se demande si les enfants ont vu une seule fois ce que balaient les balais et s'ils ont jamais serré la main d'un éboueur. »

Que leur reproche-t-elle exactement ? comment pourrait-on y remédier ?

Transition toute trouvée entre un glaneur des villes et les éboueurs. Le glaneur nous explique qu'il est hébergé par un ami, un vieil asiatique qu'il considère comme son mentor.

Nous le suivons dans sa tournée en ville à la recherche de nourriture ou d'appareils ménagers hors d'usage. Nous retrouvons le vieil asiatique qui cuit les ailes de poulet glanées par son ami, ailes qui seront distribuées aux voisins. Les appareils ménagers collectés sont réparés et revendus ou donnés.

Cette séquence prend le contre-pied de la plupart des autres, car elle évoque la solidarité, alors que jusqu'à présent, beaucoup de glaneurs semblaient seuls, solitaires.

Est-ce à dire que ces cas de solidarité sont rares ? Quel est le précédent cas dans le film ? En quoi est-il différent ? Parce qu'il est institutionnalisé ?

Ils ne sont pas les seuls à récupérer les frigos. Un collectif de Villeneuve sur lot, terrain vague, collectionne les frigidaires, les revisite, les meuble et les aménage en W.C., cuisine ou lieu de réunion pour playmobils manifestants.

Suit une série de transitions entre les manifestants, des statues de lion et un verger de pommes.

Le chef de culture du verger explique.

On les reconnaît à leur cabas, cageot, sac en plastique et autres contenants sans rapport avec eux d'une entreprise de cueilleurs de pommes.

David, chef de culture qu'il « autorise fréquemment les personnes à venir glaner quelques pommes directement derrière [ses] cueilleurs à condition qu'ils se tiennent 10m derrière eux. » La raison est simple, beaucoup de pommes n'ont pas de valeur commerciale. Il y a de la perte, autant que ça profite à quelqu'un.

Les cueilleurs sont heureux, même si eux aussi avouent trier,

parce que leurs enfants sont difficiles ou pour écarter les pommes trop abîmées.

Puis on suit Robert, multi-glaneur. Il connaît les bons coins des pommes et où se servir dans les serres, ramasser ce qui reste avant que ce soit nettoyé. Mais il ignore les lois sur les serres. Ce qui nous vaut un retour de l'avocat.

« Les serres sont un outillage pour faire une récolte et quand les récoltes ont été enlevées dans les serres. Si les glaneurs viennent dans le respect des textes, les agriculteurs ne peuvent rien leur dire. »

On enchaîne avec un autre avocat sur droit de la récupération. Elle nous explique que ce n'est pas la même législation. Pour les objets abandonnés, c'est leur propriétaire qui renonce à tout acte de propriété. celui qui le ramasse devient son propriétaire légitime.

Suivent des images de personnes qui s'en prennent aux postes télé jetés sur le trottoir : « J'ai vu jeter des télé en quantité et dans les minutes qui suivaient, des gens les cassent pour récupérer le cuivre. »
Pourquoi ?

Rapidement, elle fait le bilan de son film, commencé avec l'éclipse de 1999 et terminé au 1er mai 2000. elle a glané des chaises, fait une tournée avec François Wertheimer qui avait composé pour un de ses films, glané une pendule sans aiguilles, filmé ses pommes de terre qui pourrissent.

Cela ressemble t'il à une conclusion ?

A un best-of ?

Agnès Varda nous fait rencontrer un dernier glaneur, Alain, végétarien, diplômé et vendeur de journaux devant la gare Montparnasse, enseignant bénévole dans un foyer Sonacotra, où il donne des cours d'alphabétisation.

Il mange sur les marchés et glane fruits et légumes, car il ne gagne pas assez pour vivre.

Cette rencontre a impressionné Agnès Varda.

Pourquoi ?

Qu'a-t-il de particulier ?

L'autre impression forte, c'est la vision du tableau de Hédouin, les glaneurs fuyant l'orage, sorti du musée juste pour elle. La dernière image du film est celle du vent dans la toile.

Les dernières images parlent de ce qui a marqué Agnès Varda.

Et vous, qu'est-ce qui vous aura impressionné dans le film ?



Qu'est-ce que cette longue liste de glanage apporte au film ?

Certains éléments glanés reviennent plusieurs fois dans le film.

Sont-ils significatifs ? En quoi ?

Une question qui revient tout au long du film est celle de la législation.

Les avis contradictoires des producteurs, propriétaires, et glaneurs diffèrent.

Est-ce vraiment une question de loi ?

Ou une réflexion égoïste des propriétaires face aux demandeurs ?

Un portrait du glaneur

Ils sont divisés en deux catégories, les artistes et ceux qui cherchent à se nourrir.

Beaucoup de ces anonymes rencontrés qui appartiennent à la seconde catégorie ont un point commun, la précarité.

Beaucoup de glaneurs, de grappilleurs restent anonymes.

Pourquoi ? Est-il possible de déterminer des constantes chez eux ?

Lesquelles ? Qu'est-ce qui différencie chacun ?

Certains sont nommés, identifiés.

Les enfants ont-ils repérés ce qui les différencie des anonymes ?

Pour certains, c'est par choix qu'ils ont choisi ce mode de vie.

Pourquoi ?

Question naïve en filigrane

Le fait de devoir faire les poubelles, de se débrouiller par eux-mêmes pose une question de société et de comportement : la nourriture existe en quantité suffisante pour tous, mais elle est gaspillée, jetée, détruite ou oubliée, alors qu'un simple effort de communication, de solidarité et de législation pourrait permettre d'améliorer la situation de ces gens victimes de la précarité.

Pourquoi rien n'est fait ou presque ?

Comment améliorer les choses ?

La création documentaire

Si le film respecte une logique documentaire de rencontres, d'entretiens avec des acteurs et des personnes concernées par le sujet (chômeurs, glaneurs, avocats), Agnès Varda se pose aussi en glaneuse d'images, insérant ainsi une part de hasard dans son film.

En réalisant son autoportrait, en explorant en toute liberté le monde qui l'entoure sur un mode ludique, elle dévoile au spectateur le processus de création, le plaisir qu'elle prend à filmer ces glaneurs, comme pour alléger le côté sombre de cette étude de l'économie parallèle.

Exploitations pratiques

Organiser une sensibilisation et une collecte auprès des élus locaux, commerçants et agriculteurs de la commune.

Réaliser un recyclage artistique comme VR 99 ou Louis Pons.

THEMES

Un catalogue du glanage

Dans le film on trouve des glaneurs qui ramassent des pommes de terre, des huîtres, des pommes, des tomates, des choux, des pignons de pin, les fruits et légumes sur les marchés, des frigos usagers, le cuivre des téléviseurs et les affaires laissées sur le trottoir par les habitants...

Les exemples sont multiples.

Pourquoi ?